

I. Enfance

Aux dernières limites du passé, la vie des peuples est voilée d'un impénétrable nuage. La légende et le fait, la poésie et la vérité s'y confondent. Il est impossible de les distinguer avec assurance. Les sept premières années de l'enfance sont ainsi noyées pour nous dans un nuage doré ; c'est un paradis perdu.

Je me l'appelle fort bien, on ne me l'a pas dit, et j'étais alors au berceau, de m'être comme baigné dans la joie de mon père dont je crois voir encore la figure rayonnante. Un jour, — je n'avais pas achevé ma première année, — un violent ouragan s'était déchaîné. Il menaçait sérieusement une vieille tour au pied de laquelle s'élevait la maison de mon père. Une amie de la famille me prit dans ses bras, et m'emporta, à travers la place du marché, dans sa propre demeure, où nous fûmes en sûreté. Cette aventure se grava profondément dans ma mémoire, et c'est même au souvenir qui m'en resta que je dus plus tard d'en obtenir le récit.

Le drapeau tricolore de la République française flottait déjà quand je suis né. On chantait la Marseillaise, cet hymne ardent et



solennel, où se respire mieux qu'en aucun autre le fanatisme de la liberté. Ces images d'autrefois sont toutes vivantes dans mon souvenir. Je vois encore, — comme au temps de ma troisième année, — l'arbre planté au milieu de la place. Des bandes d'hommes rugissants, se tiennent par la main et dansent la Carmagnole. Non loin de là stationne l'équipage d'un charlatan français, grand dentiste. Tantôt du haut de son équipage il recommande au public, en mauvais allemand, mais d'une voix tonnante, ses remèdes à tous les maux ; tantôt, pour attirer la foule, il fait gambader un singe, ou débiter par un arlequin de sottes plaisanteries. — Et la salle d'école ! comme je m'en souviens ! je pourrais la peindre. On m'y conduisit avant trois ans révolus ; j'y passais la moitié de la journée, et je n'affirmerai pas que je m'y rendisse toujours de bon cœur. Mais quelle joie quand, en été, la maîtresse d'école revenait tout à coup du jardin ; chargée de rameaux où rougissaient des groseilles ! Avec quel bonheur je m'empressais de réclamer ma branche ! Je le sens aujourd'hui, tenir ces groseilles et les savourer, c'était un plaisir sans doute, mais non pas le seul. Il me semble que ces rameaux, fraîchement cueillis, éveillaient en nous l'amour de la nature libre et souriante ; ils en faisaient sentir aux pauvres petits captifs la généreuse amitié.

Meurs, petite ville située sur le Rhin, était autrefois le chef-lieu du comté du même nom. C'est là que j'ai vu le jour. Un siècle avant moi y était né Gerhard Tersteegen.

G. Tersteegen, né le 25 nov. 1697, mort le 3 Avril 1769, appartient à l'école mystique, si c'est être mystique, que d'avoir prêché la nécessité d'un christianisme intérieur et vivant au temps de la scolastique pro-



testante. Il s'était d'abord engagé dans les affaires commerciales, mais après sa conversion, convaincu que son âme courait de grands dangers au milieu des tentations du négoce, il l'abandonna pour devenir tisserand. Sa santé, qui fut toujours mauvaise, l'obligea de quitter ce métier ; il fit des rubans. Pendant deux ans, il vécut en ascète, fuyant la société, se privant de tout, partageant ses chétives ressources avec les pauvres, étudiant la Bible et priant. Cette vie monastique fut suivie d'un obscurcissement étrange dans sa foi. Il se crut abandonné de Dieu et lutta cinq ans avec désespoir contre les doutes et les passions. Enfin, il voulut, s'étant converti pour ainsi dire une seconde fois, sceller son alliance définitive avec Christ, et écrivit avec son propre sang, une sorte d'engagement, par lequel il se livrait au Seigneur en toute propriété, corps et âme. Désormais il lui appartient sans réserve. Tout en travaillant pour vivre, il instruit des enfants, traduit en allemand les ouvrages des mystiques français, prêche, voyage, évangélise, pratique la médecine en faveur des pauvres, entretient une vaste correspondance, réveille par ses avertissements et ses discours un grand nombre d'âmes, et par la composition d'admirables cantiques réchauffe la piété formaliste des fidèles. Mystique, mais non point quiétiste, il fut accusé plusieurs fois d'antinomisme. Il s'est justifié par l'activité étonnante d'une vie dévouée, et par de nombreux écrits théologiques. Son mysticisme peu accentué, qui se révèle surtout dans sa doctrine de la sanctification et dans sa vénération pour le célibat, fut exempt de ces prétentions prophétiques et de ces visions dont l'histoire du mysticisme est remplie. Ou peut dire en somme, qu'à la sèche connaissance du christianisme, il opposa, non sans quelques excentricités, la foi du cœur et la nécessité d'une vie sanctifiée, sans abandonner les doctrines évangéliques, ni former une église particulière. Son activité fut bénie d'en haut. La mémoire de Tersteegen

est chère encore aux chrétiens vivants des provinces rhénanes.

Il m'a fallu du temps pour apprendre à être fier de cette ressemblance. Aujourd'hui, il ne se passe guères de journée où je ne répète en moi-même quelque strophe du chant des pèlerins : « Venez enfants, allons, etc. »

L'époque où je naquis était orageuse et sombre. La rive gauche du Rhin venait d'être incorporée à la république des Robespierre, des Danton, des Hébert, ruisselante encore du sang des citoyens et du roi, et ce n'est pas sans une sourde colère que les heureux habitants de ces contrées, héritage du grand électeur, voyaient l'aigle française qu'ils détestaient, remplacer l'aigle prussienne. On n'entendait parler que la langue du soldat : « Voitures, chevaux d'ordonnance, pionniers, exécutions militaires, etc. » Tous les maux de la guerre, et tous ceux qu'entraîne avec elle la domination de l'étranger, se déchaînaient sur le pays. Et pourtant la gaieté et le courage n'avaient point disparu de la maison. Mon père, Frédéric Adolphe Krummacher, directeur de l'école supérieure, attaché de tout son cœur à la maison de Brandebourg, trouvait encore au milieu du tumulte politique, assez de loisir et de présence d'esprit pour ouvrir un journal au nom de son premier-né. Il y inscrivait avec soin toutes les circonstances, même les plus minutieuses, de la vie du nourrisson. Il en racontait, avec une vive reconnaissance envers Dieu, les progrès physiques et moraux. Tel jour l'enfant avait souri, tel autre il avait suivi des yeux un oiseau qui voltigeait dans la chambre, et prouvé par là qu'il avait bonne vue ; tel autre encore il avait prononcé pour la première fois les noms difficiles de maman et papa. Puis une petite vérole terrible s'était



déclarée. On avait craint pour les jours de l'enfant. Toute autre inquiétude avait disparu dans ces heures d'angoisse ; la joie de voir enfin paraître les premiers signes certains du rétablissement avait presque fait oublier les calamités nationales, bien que des millions de concitoyens en souffrissent, et qu'on en souffrît avec eux.

A cette même époque, mon père, cherchant dans un monde idéal un refuge contre les fureurs de la guerre, écrivit ses poésies où ne respirent que la paix et l'espérance, entre autres son « Hymne à l'amour. » Que de belles heures il passait alors ! Il nous en a contés les souvenirs. Tandis que le tambour des régiments français faisait retentir nos rues, un petit jardin, dont il avait la jouissance dans le voisinage des ruines du château seigneurial, lui servait de retraite. Là, sous l'ombrage d'un vaste platane, se rencontraient avec lui des amis intimes et de bons voisins. On s'entretenait en des conversations tantôt graves et tantôt piquantes, d'un meilleur avenir. On s'encourageait en parlant de la « *restitutio in integrum* » qui ne pouvait manquer d'avoir lieu, et l'on chassait ainsi les mauvais rêves du jour présent. Ross, alors pasteur à Budberg, et depuis évêque ; Essler, pasteur de Kapelln, frère à ce qu'on pensait généralement du célèbre acteur du même nom, qui aurait changé la désinence de son nom en « air, » Spiess, pasteur à Duisbourg ; le professeur Möller, beau-frère de mon père, faisaient partie de ce groupe. Tous étaient des hommes jeunes, d'un caractère élevé et noble. Citoyens enthousiastes, ils ne doutèrent jamais de la patrie allemande, et purent en célébrer le triomphe.

Sept années d'une activité bénie s'étaient écoulées à Meurs,



quand mon père reçut tout à coup avec étonnement sa nomination de professeur à l'université de Duisbourg^a. Il devait y enseigner la théologie et l'éloquence. Le docteur Berg, célèbre alors par sa science et sa piété, avait, peu de temps auparavant, quitté ce monde, porté comme en triomphe par sa foi. C'est lui que mon père devait remplacer, et il hésitait, désespérant, dans sa profonde humilité, de pouvoir en aucune manière succéder à l'homme excellent qui l'avait précédé. Après bien des inquiétudes, il accepta toutefois. J'avais alors quatre ans. Un frère et une sœur avaient élargi le cercle de la famille. Elle comptait cinq membres quand nous passâmes le Rhin. Je n'ai appris que par tradition avec quelle douleur mes parents quittèrent la petite ville de Meurs, où ils s'étaient si bien blottis. De vieux amis nous accompagnèrent ; une réception cordiale nous fut faite dans notre nouveau séjour ; mais je ne m'en souviens point. Sans doute les sites nouveaux que nous traversâmes occupèrent seuls mon imagination enfantine. Je ne vis ni montagnes, ni vallées, mais des bois, des ruisseaux, des villages, des fermes, des troupeaux, des barques. C'en était assez pour m'éblouir et me faire oublier tout le reste.

a. Elle avait été fondée en 1656 et disparut en 1806.